

CONCOURS DE NOUVELLES

2021

Les Plumes du Chemin

Atelier d'écriture de Compostelle 2000

CONCOURS DE NOUVELLES

2021

Recueil des textes retenus

par le jury

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

INTRODUCTION

2021... Deuxième concours de nouvelles lancé par « Compostelle 2000 ».

En 2019, il y avait eu le plaisir d'inventer une proposition d'écriture puis d'attendre des textes, de lire, de réunir un jury, de voter, relire, faire imprimer... Mais pas de fête, pas de rassemblement... Restaient les lectures, les messages, l'écran pour se voir... et les rêves.

C'est ainsi que, profitant de diverses périodes de repli, nous avons songé à un autre concours, avec une contrainte qui nous entrainerait vers d'autres histoires, d'autres chemins...

L'atelier « les Plumes du Chemin » a néanmoins profité de cette période pour écrire « les carnets de confinements » : trois tomes fameux. Puis certains se sont essayés à un « journal de confinement », quand d'autres se retrouvaient en visio. Il fallait continuer de créer. L'envie de lire des textes amis, toujours surprenants, subsistait.

Donc, comme une évidence, la contrainte surgit ! Un voyage imaginé... avec pour incipit : « Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors... »

En juin 2021, soixante-dix-huit nouvelles étaient arrivées.

Le plaisir de voyager pouvait commencer.

Merci à tous, absolument.

Dans ce recueil vous lirez le choix du jury : douze nouvelles, dont trois récompensées, et un coup de cœur.

Bonne lecture.

Continuons d'écrire.

Danièle Tournié

JURY

Danièle Tournié

Catherine Cellier

Véronique Clément

Michel Dherbomez

Daniel Ribaillier

Martine Souris

Membres et sympathisants de l'association Compostelle 2000

Avec la précieuse collaboration de François Robert, membre du conseil d'administration et vice-président de l'association, garant du respect du règlement du concours.

PALMARES

Premier Prix	<i>SDF</i> de Virginie Anselmo	17
Deuxième Prix	<i>Un matin</i> de Frédéric Pinchon	21
Troisième Prix	<i>Nébuleuse</i> de Marion Gary	25
Mention spéciale Poésie	<i>Un jour parfait</i> de Anne-Laure Cases	29
Et par ordre alphabétique des noms d'auteur		
	<i>Bien plus loin</i> de Gérard Billon	35
	<i>Rose</i> de Sophie Digabel	39

PALMARES (suite)

Rêves d'ailleurs 43
de Loys Dupuy

L'esprit libre 47
de Matthieu Duran-Manchego

Un voyage sans départ 51
de Florine Garreau

Sous les ponts de Paris 57
de Bernard Marsigny

Voyages Immobiles 61
de Marie-Claude Ricurt-Lepetit

Le chemin d'Elie 67
de Alain Soleilhac

La porte 71
de Jacques-Philippe Strobel

PREMIER PRIX

S_{DF}

« Pour aller où ? aucune idée... une fois dehors, je marcherai ». J'ai que ça à faire toute la journée, marcher à l'affût d'un banc, d'un coin tranquille pour le soir, repérer les abris, les endroits où on distribue la bouffe. J'ai l'habitude, j'ai mes habitudes, mais faut pas se faire repérer, moi je veux pas d'ennuis, juste qu'on me foute la paix, manger et dormir.

Dans la rue être une femme, c'est ça le plus dur. Tu voudrais être anonyme, qu'on te voit pas, pas être un homme, non, mais une femme banale, qu'on remarque pas, c'est tout. Si tu veux éviter les ennuis il vaut mieux rester seule, le monde est violent.

Quand il fait froid j'aime dormir à l'abri, évidemment, dans le métro ou dans un foyer que je connais, un lieu d'accueil pour femmes. L'été, je reste sur les quais de la Seine, on peut se croire en vacances. Ah, dormir au soleil !

Sinon je marche, je fais les fins de marchés, les sorties d'église...

Où je me lave ? Dans le métro y'a des robinets dans les stations, et des toilettes gratuites dans les rues pour se laver davantage, parce que le problème, c'est l'odeur. De la poussière,

de la transpiration, des fringues que tu enlèves jamais. Le luxe, c'est un vêtement propre, pas forcément neuf, mais à la bonne taille... parce qu'un habit trop grand ou trop petit ça te range tout de suite au rang des gueux. J'ai essayé de laver un pantalon... la galère! Je leur ai dit chez Emmaüs : des jeans, y'a que ça de vrai.

Tiens, ils m'ont donné un espèce de sac à dos. C'est sûr, c'est mieux qu'une poche plastique Super U. Il me plaît, ça me donne l'allure d'une randonneuse, une qui se balade pour le plaisir le dimanche ou pendant les vacances. D'ailleurs, pour faire genre, j'ai casé une bouteille d'eau dans une poche de côté.

Question godasses, j'ai des baskets mais elles s'usent vite, c'est un vrai problème. L'usure et la pointure. Sans compter qu'au début on risque les ampoules... Eh oui, il faut les faire à ses pieds, les mater même si déjà portées par d'autres pieds ! Faut les apprivoiser et porter des socquettes, toujours, sinon bonjour l'odeur.

Alors on en revient à comment se changer ? jeter ou laver ? comme si j'avais le choix ! Oui, moi monsieur, fut un temps je ne lavais rien, je jetais et je mettais un autre vêtement trouvé, volé, acheté une misère... mais ça devient dur ! Les slips, soutifs, j'en mettais pas, puis j'en ai acheté deux et l'un remplace l'autre.

Voilà ma vie. C'est un vrai boulot. S'organiser, survivre. L'hiver je rêve de pays chauds, juste ce qu'il faut. Tiens, les Canaries, plages et alizés, ce doit être bien... parfois je me vois au Sénégal, pieds nus sur les pistes, un teeshirt et un short, dans

un hamac peut être ou allongée sur une natte dans une ombre épaisse. Mais comment aller là-bas ?

Mon pays ? j'en ai pas, je suis d'ici, de la rue. Je rêve d'espace différent, de désert pas vraiment, de champs mais pas plats, la Beauce non, la toundra non plus...

Je connais le sud de la France, les vignes. J'ai pratiqué, c'est fatigant mais on est bien nourri et à la fin tu as de l'argent. Je connais aussi la Bretagne et les fraises fragiles et basses. J'ai essayé la récolte des patates, pas drôle du tout.

Alors toi, tu dis que tu rentres de plus de deux mois de marche sur les chemins de Saint-Jacques ? Oui je connais, enfin j'y suis jamais allée mais j'ai lu un bouquin que j'ai trouvé dans une cabane à livres, il parlait du Chemin des étoiles... Oui, j'ai compris que tu étais un de ceux qui marchent, une coquille accrochée au sac en signe de reconnaissance. Ça m'intrigue ce truc... c'est pour ça que je suis venue te parler. Ce café des Petits frères des pauvres, il est vraiment cool, on peut parler, boire un verre, tout peut arriver.

Je rêve d'espace, et d'air pur... traverser la France, grimper les Pyrénées, marcher en Espagne... Voilà, marcher vers l'ouest toujours, ça m'irait... j'en ai marre de la solitude, je veux me mêler à d'autres qui avancent pour comprendre pourquoi le monde, la vie... ils me diront leur version. Je dormirai dans les fossés, dans la mousse, dans les granges ou sous les grands eucalyptus. Tu m'as parlé d'eucalyptus et de pins en Galice, n'est-ce pas ? Parce que j'ai envie du parfum des eucalyptus. Parfois un couvent ou une auberge voudront bien m'accorder

l'hospitalité, tu me l'as dit... J'aiderai à ranger la maison, je chanterai, je ne sais pas faire grand-chose. Et si on me demande qui je suis, d'où je viens, si on me pose des questions, genre « tu fais quoi dans la vie ? », je dirai « je marche ». J'ai si peu de matériel dans mon sac que certains s'étonneront, je dirai « c'est pour être plus légère, j'ai abandonné le superflu ». Je serai une femme ordinaire, dépouillée volontaire.

Je veux qu'on me parle comme à quelqu'un de normal. J'aime causer avec tout le monde, mais je connais pas d'autres langues, je me débrouillerai...

J'ai peur ! J'ai peur de pas y arriver, de trop de choses nouvelles d'un coup... la solidarité j'y crois pas trop, j'ai pas de carte bleue tu sais ! Il y aura la pluie, les orages et le vent, il y aura les chiens et les vaches dans les prés, des oiseaux partout, il y aura des églises, des rues de villages et des sentiers de montagne... J'ai peur...

Parle-moi encore, raconte-moi le soir, l'arrivée au village, et le matin...

Virginie Anselmo

DEUXIEME PRIX

U n matin

« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent pour partir ». Baudelaire.

Pour aller où ? aucune idée... une fois dehors le vent m'emportera. Un jour, je fermerai la porte, elle claquera derrière moi, alors je partirai. Rien d'autre, c'est cet instant qui compte, le petit bruit de la clef dans la serrure et le premier pas vers un ailleurs. Mais sait-on seulement quand commence le départ ? N'aurait-il pas commencé bien avant ? Le rêve de voyage était là, depuis quelque temps déjà il rodait, exigeait des détails, demandait des noms, des distances.

Je le connais. La nuit, juste avant le sommeil, le rêve se déploie et je m'endors rassuré ou effrayé par l'inconnu soupçonné et le désir d'aller à sa rencontre. Il y a tant d'ailleurs... Il suffit de partir.

Un jour je déciderai, un jour de trop de gris, ou un jour clair, ou parce que les myosotis ou des pensées auront fleuri sur le balcon, un jour de vent... Ce sera le départ « pour de vrai ». Il faudra alors quitter, pas abandonner, juste se décrocher du quai, de la rive, comme un voilier, larguer les amarres et s'éloigner du port, ne pas se retourner. Ou alors, se détacher

comme un adolescent qui quitte ses parents pour une autre vie, une autre ville, inconnues, une aventure, l'aventure de la vie. Je partirai, le printemps va arriver.

Finis les murs, le temps limité, les attestations, les certificats, les billets, les ordonnances...

Je partirai un matin, un matin ordinaire, à l'heure où le soleil s'ébroue, ou peut-être un matin brumeux, un matin de pluie qui hésite à venir, un matin humide, gris très pâle, à la brume que l'on peut presque saisir. Je rabattrai la capuche de mon blouson et, les mains enfoncées dans mes poches, je partirai.

Je le sais, au départ il y aura l'asphalte, le trottoir gris de la ville et les bruits de la rue, ordinaires, le bruit du balai des hommes qui nettoient, de l'eau dans les caniveaux et des talons sur les pavés. Il y aura des carrefours. J'irai au hasard... ou non, j'irai plutôt vers les rues plus larges, la lumière, le soleil, la mer... sans savoir si la mer est au bout du chemin. Qu'importe, je marcherai vers l'est, voilà, vers l'est, je finirai bien par trouver la mer.

Je traverserai des bourgs, des villages, des prés. Je trouverai des sentiers de randonnées ou, au pire, je marcherai sur les bas-côtés des routes départementales, au bord des fossés, je longerai les champs.

Les jours succéderont aux nuits et je marcherai, à larges enjambées, je dévorerai le monde.

Je marcherai pour le plaisir du mouvement, pour sentir mes pieds s'enfoncer dans la terre, écraser l'herbe, shooter dans un

caillou, sauter dans une flaque. Je marcherai pour m'épuiser, épuiser mon désir de pas.

Je finirai bien par arriver sur une plage, une falaise comme au bord du monde, j'écouterai les vagues effriter le tissu du monde, je m'étendrai sur le sable, au ras de l'eau, là où courent les crabes minuscules, je regarderai s'effiloche le temps. Si la plage est de galets je m'assiérai simplement, je caresserai les galets et j'observerai l'eau s'infiltrer, revenir, s'échapper indéfiniment... Je quitterai l'estran, J'irai sur la jetée, peut-être y aura-t-il des pêcheurs à la ligne qui ne sont là que pour l'horizon et les rêves enfouis, pour le soleil couchant et les dorades parfois. J'irai au port parce que la terre s'arrête là et que pour rejoindre une autre terre il faut bien franchir l'eau, l'espace et parce que c'est là que se trouvent d'autres hommes comme moi qui rêvent de franchir la mer et amarrent une embarcation pour un jour s'en aller... Certains ne se servent pas de leur bateau parce que le rêve suffit, ils gardent leur rêve amarré au port, d'autres ne vivent qu'en mer. Moi, j'hésiterai je le sais, je ne suis pas un homme de la mer, je scruterai les bateaux, les coques de ferraille ou de bois. Qui voudra de moi ? Ferry ou paquebot, yacht improbable, voilier de rêve, chalutier travailleur ?

J'embarquerai un jour. Je franchirai la passerelle qu'un marin ôtera, puis, les amarres de cordages, derniers liens avec la terre, larguées, je tournerai le dos au continent, j'irai à la proue et j'attendrai le soir, appuyé au bastingage, dans le bruit des machines et des flots fendus, puis j'irai errer dans la touffeur des coursives et les odeurs de repas. Le roulis et le tangage me

seront-ils fatals ? ce balancement me bercera peut être. Je n'aurai pas envie de m'enfermer dans une cabine minuscule à hublot unique et vue sur rien, je reviendrai sur le pont, dans l'air du large et les embruns. Alors enfin, emmitouflé dans une écharpe, plaqué par le vent à la paroi de métal épais du bateau, dans le silence de la nuit, face à l'océan je deviendrai iode, vague, algue... Je serai loin. Les marins parleront une langue que je ne connais pas, je laisserai mon esprit dériver.

Je n'emporterai pas de livres, un carnet pour des notes peut-être, des pinceaux... je ne sais pas. Je regarderai la mer, je laisserai venir les rêves.

Bientôt je partirai. Mon sac est prêt, mes chaussures, une canne, une gourde d'eau de vie.

Finis les petits mondes contraints de la maison, du quartier, fini le repli, les contrées intérieures, la méditation, les mondes virtuels, les jeux vidéo, les bouffes à pas d'heure, le télétravail assis, les désirs éperdus d'ailleurs. Je dois partir. Je dois partir toucher, sentir. J'ai trop rêvé, tant rêvé que je ne sais plus où est la réalité.

Demain est un bon jour.

Frédéric Pinchon

TROISIEME PRIX

Nébuleuse

- Pour aller où ?
- Aucune idée.
- Une fois dehors, que voudrais-tu faire en premier ?
- Aucune idée.

Mon compagnon continue de m'interroger. Assis à table devant les restes de notre frugal repas, l'ordinateur portable ouvert, il pianote nonchalamment à la recherche d'une destination de rêve encore méconnue des hordes de touristes. Un après l'autre, il étudie tous les avis, les commentaires, les conseils des courageux qui ont su aller au-delà de leur écran bleu, pendant que je paresse au soleil.

Installée entre deux arbres, au creux de ma chrysalide tissée en lin et coton biologique, mon corps se balance au gré du vent. Dans un état entre la somnolence consciente et le rêve éveillé, je m'évade du quotidien. Je suis, ce qu'on pourrait appeler, une aventurière des mondes chimériques. Je me déplace d'un nuage à l'autre depuis le confort de mon hamac douillet. Pourquoi marcher, lorsque l'on peut tout simplement se laisser bercer ? Les yeux clos, je voyage en première classe à bord de la compagnie Hamac Airlines. Nul besoin de passeport, de vaccins ou de réservation, je m'envole sans contrainte. Avec pour seul bagage mon imagination, me voilà, parcourant le globe.

Je survole les paysages sur mon hamac magique. Sous mes fesses se dessinent les courbes alambiquées de la nature, la géométrie carrée des hommes. Les rivières s'étirent telle la nervation des feuilles en été. Les cheveux au vent, je prends de la hauteur. Les maisons se font de plus en plus petites. La voix de mon compagnon s'atténue à mesure de mon ascension. Je murmure encore une fois entre mes lèvres « aucune idée » avant de me laisser emporter par l'aventure. Toujours plus haut. Encore plus haut. Je traverse la troposphère, subis quelques turbulences au passage de la stratosphère, parcours un peu essoufflée la mésosphère, me faufile à travers le trou de la couche d'ozone, hors de nos frontières connues. Au fil de ma course aux étoiles, le monde d'en bas m'apparaît en haut. Je croise une navette russe, patiente derrière un embouteillage de satellites chinois, contourne de justesse les débris d'une ancienne station américaine, puis, un instant distraite, manque d'être percutée par des déchets orbitaux, créations humaines, qui tournent inlassablement, prisonniers de la gravité terrestre.

Je m'accorde une courte pause, subjuguée par la beauté de notre planète vue depuis l'espace. En bonne terrienne, je cherche à distinguer où se situe la France. Aucune idée. Des masses blanches s'étirent filandreuses, telle une toile d'araignée géante prête à engloutir le monde. Par endroits apparaissent quelques points lumineux, ainsi que des lignes incandescentes, témoin d'une éruption électrique à grande échelle. De la main, je fais signe à mon compagnon resté sur terre. S'il prenait le temps de lever les yeux de son écran, peut-être m'apercevrait-il, au-dessus de la Lune. J'aurais aimé partager mes pérégrinations avec lui,

mais il n'est pas donné à tout le monde d'être un astronaute onirique. Les prérequis sont très sélectifs : avoir une vision intérieure parfaite aux trois yeux, être dans une condition physique de relâchement total, posséder un diplôme en lâcher prise, un second en pilotage de hamac, et l'indispensable croyance en l'impossible. Lors de mes sorties astrales, il m'arrive de croiser d'autres aventuriers du canapé, des intrépides du relax, quelques rares baroudeurs de la chaise longue, et une vagabonde du matelas gonflable.

Mon vol va durer dix-huit heures quarante-huit minutes et quarante-huit secondes. Aux commandes de mon hamac, munie d'une carte du ciel, je fonce à la vitesse de la lumière, direction, la Queue du Serpent. Un peu perdue dans cette obscurité englobante, je manque de points de repère. Aurais-je dû tourner à droite après les Pléiades ou bien continuer en direction du Lion ? J'hésite, fais demi-tour. Je déambule d'une constellation à une autre. Mon vaisseau en fibre légère me conduit avec facilité aux confins de l'univers. Je profite de cette occasion unique pour faire un peu de tourisme, prendre un selfie devant la Lune, écouter la visite en audioguide de la planète Mars, patiner sur les anneaux de Saturne, avant d'atteindre enfin ma destination.

Voilà le moment tant attendu, l'attraction phare, celle imprimée sur toutes les brochures de mon esprit. Face à moi, s'élève la grande nébuleuse de l'Aigle. Au-dehors, il fait moins deux cent soixante-douze degrés, les conditions météorologiques sont exceptionnelles pour la saison. Je suis priée d'attendre la stabilisation complète du hamac avant de descendre du véhicule. Un petit pas de côté, un grand pas dans

le vide, je me propulse au cœur même de ce nuage de poussières lumineuses. Derrière mes lunettes solaires de protection, je découvre la splendeur incroyable de cette pouponnière de l'univers intergalactique, là où naissent les futures générations d'étoiles. Je suis entourée par un scintillement stellaire infini et silencieux. Au centre, les piliers de la création semblent soutenir la voûte céleste. Ces demoiselles coiffées de l'espace me font penser à un décor de fond marin évanescent. Je cherche du regard, mais ne trouve aucune autre forme de vie en dehors de la mienne.

Alors que je profite de l'instant, des vents violents, invisibles, se lèvent. Leur souffle est puissant. L'espace m'attire toujours plus loin. La nébuleuse expulse mon corps de faible densité. Les bras tendus, je m'accroche à mon maigre vaisseau de toile. Aspirée, je tente de composer un numéro d'urgence. NGC 6611. La tonalité résonne à travers tout le cosmos, mais personne ne répond. Je chavire, je tangué. La houle spatiale me donne des haut-le-cœur. Et puis soudain, un choc brutal.

De retour sur terre, mon compagnon me regarde, amusé. Mon postérieur douloureux, je songe à améliorer mes capacités en matière d'atterrissage de hamac. Toute en m'aidant à me relever, il me demande : « Où étais-tu ? Dans la lune comme toujours ! » Souriant intérieurement, je lui réponds : « J'étais partie en voyage. »

Marion Gary

MENTION SPECIALE POESIE

Un jour parfait

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors, on serait réchauffés par le soleil, les herbes hautes et le bleu qui se lève dans le ciel. On serait tôt le matin, à cette heure magique où les hommes dorment et les marcheurs errent déjà. Il y aurait des cris d'oiseaux dans les cimes et des cris d'ados dans un bus scolaire parti trop tôt. Il y aurait de la poussière sur les chemins et l'odeur du pain aux alentours des boulangeries. Il y aurait la couleur des nuages et celle des feux rouges, la douceur des bourgeons et celle des pavés, l'ardeur de nos pas et celle de nos pensées.

Partir sans réfléchir, au réveil, sans trop savoir pourquoi. Après un café, une douche, ou après avoir nourri le chat, partir de chez soi. De nos fenêtres, nous ne voyons que ce que nous voulons. Le monde, lui, vit au bout de nos doigts. Marcher, c'est exister. Il fait presque encore nuit, c'est un peu effrayant. Le

bleu lointain, si pâle, dépose dans les cieux une couche de peinture qui sera admirée par trop peu de gens dans la journée. Il n'y a pas de mots pour décrire la couleur de ce ciel habituel, quotidien, plus vraiment vu. C'est là le propre du génie, ne pas être décrit. Le long des allées, les trottoirs grisonnants s'allument sous les feux des nuages. Chaque pas nous transporte vers le jour. Suivent les lotissements, ces ruelles mornes de trop de normes. Au bout du dernier lot, une impasse. Mais on peut s'y engager, car les culs-de-sac ne devraient pas exister. A travers un grillage, une haie de citronniers en pots. Quelle idée, dans un jardin, de ne pas planter les citronniers. Ils sont à la fois beaux et chétifs, verts et jaunes, vivants et morts, les racines à fleur de pots. Au terme de l'impasse, il n'y a pas de fin, mais une orée. La forêt est là, accessible à hauteur de muret. Dans les villes, les hommes se rassemblent pour ne pas vivre ensemble. Ils ne plantent pas les citronniers. Ils sèment des pavés et oublient la forêt. Grimper sur le muret, accrocher quelques ronces et humer le sous-bois ouvert devant soi. Un jeune pin verdoyant ploie sous la rosée. Il a plu cette nuit et au petit matin, la forêt s'en souvient. La caresse des pousses de pin est douce comme l'odeur de la pluie. Plus loin, la montée s'estompe. Le soleil a grimpé les marches du ciel mais ici, rien ne perce. Un buisson frissonne, une goutte perle et tombe sur un rocher, le vent murmure ses secrets à chaque branche et le soleil interroge la canopée. Le silence n'existe pas. C'est un leurre pour écouter passer les idées. Au détour d'un lacet, la végétation clairsemée laisse apparaître, en contrebas, le village. La nuit a disparu dans les nuages et les hommes commencent à s'agiter. Ils prévoient,

organisent, exécutent, s'occupent, mais ne ressentent pas. On les voit de là-haut, grouiller en vain et se fatiguer pour rien. Qu'il est doux de se sentir vivre quand les autres sont épuisés.

Il y aurait un muret le long d'une forêt, des pavés dans le lointain et quelques citronniers. Il y aurait des pots, des racines et des fleurs. Il y aurait des herbes hautes, de la peinture dans le ciel et la douceur d'un jeune pin dans le creux de nos mains. Il y aurait le bruit du vent entre les écoliers et des bourgeons dans le pain du boulanger. On pourrait se lever un matin et après un café, partir sans même y réfléchir. On vivrait de la poussière et des couleurs, de la pluie et des odeurs. Ce serait un jour parfait. Allez, on le fait ?

Anne-Laure Cases

TEXTES PRIMES

Bien plus loin

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors, sans l'avoir vraiment décidé, je me suis vu marchant vers le sud, du côté du soleil.

Peu m'importait la direction. Tout ce qui comptait, c'était de partir, le plus loin possible de la ville où j'étouffais. Les échecs, les désillusions, les humiliations, les trahisons, tous les coups que j'avais encaissés, les gifles reçues en pleine face, m'avaient mis la tête sous l'eau. Dans ces cas-là, d'autres vont voir un médecin, qui diagnostique : « Burn out » et les envoie chez un psy, avec la perspective de reprendre, un jour, la vie d'avant. Moi, je ne voulais pas me retrouver comme avant ; je voulais finir de me perdre. Ou alors, sait-on jamais ? aller plus loin que moi-même. Partir, c'était le coup de pied au fond de l'eau qu'on donne par réflexe quand on se noie, parce que le besoin de respirer, à la dernière seconde, est plus fort que nous.

La première voiture qui s'est arrêtée à la vue de mon pouce levé m'a amené vers le sud-ouest. Le conducteur était un taiseux, comme moi. Il m'a déposé au centre d'une petite ville ceinturée d'eau et de hauteurs boisées.

J'ai tout de suite remarqué les randonneurs, sac à dos volumineux, qui circulaient dans quelques rues. Ça tombait bien : je m'étais mis en tête de continuer mon errance à pied. Sur l'autoroute, j'avais d'abord laissé traîner des yeux vides sur la vitre à ma droite, vers les scènes qui défilaient comme sur l'écran d'une télé dont on ne pourrait choisir les chaînes. Et puis, à mesure que le paysage montrait quelques reliefs qui accrochaient mon regard, j'aurais aimé arrêter la fuite des images et traverser l'écran pour rejoindre la réalité de ce film si proche, ces collines, ces arbres, ces troupeaux, ces hameaux où vivait, de l'autre côté, une vie que je ne connaissais pas.

Moi, l'habitué des trottoirs, je pourrais peut-être profiter des conseils d'un de ces randonneurs, pour apprendre à marcher loin des goudrons. Je me suis assis sur un banc, près d'un gros sac. De l'autre côté, une jeune femme était occupée à mordre dans un sandwich, les joues maigres, le regard perdu dans son rêve. Quand elle s'est tournée vers moi, je n'ai vu qu'une bienveillance qui attendait mes questions.

Et c'est ainsi que j'ai été initié à l'étrange secte des pèlerins. Tu marches, tu vois du pays, mais pas n'importe comment : il y a un chemin balisé, un fil conducteur qui va beaucoup plus loin vers le sud et vers l'ouest, pour suivre la course du soleil. Mais pas de contrainte : tu suis le chemin comme tu veux, à ta vitesse, jusqu'où tu veux, seul ou accompagné. Tout du long, on trouve des gîtes rustiques qui accueillent les pèlerins pour la nuit, et ça ne coûte pas cher. Ce chemin te mène au « Champ des Etoiles ». Des milliers d'autres l'ont suivi avant toi, en quête d'une autre vie.

Je n'étais donc pas le premier à tout plaquer. J'étais parti de chez moi pour aller n'importe où. Pourquoi ne pas continuer en allant quelque part ?

Dès le lendemain, lesté de grosses chaussures neuves et d'un sac bien rempli, j'ai commencé ma vie de pèlerin. J'ai connu les ampoules aux talons, les suées, les cuisses tétanisées et le souffle court dans les montées, les crampes aux mollets, les averses, les villages sans épicier ni boulanger quand il est midi. Mais on s'habitue à tout, car il faut bien payer un peu pour la liberté de marcher, la terre qui vous porte, la vie qui vous entoure, le bout du chemin, dont vous ne savez pas ce qu'il sera, mais dont vous rêvez maintenant.

Et puis, il faut payer un peu pour l'humanité qui est en marche avec vous. J'ai supporté les ronflements dans la nuit des dortoirs et le flot des bavards pendant le jour ; je me suis tu devant le mystère des silencieux. En échange, j'ai reçu une monnaie qui vaut un trésor. Cette humanité qui pèlerine est faite de perdus et d'éperdus. J'ai fraternisé avec des perdants comme moi, qui pleuraient un proche disparu ou un amour en allé, ou simplement qui se demandaient vers quel avenir marcher... Les éperdus m'ont intrigué, ces passionnés de la marche, du yoga, de la nature ou des vieilles pierres, ces jeunes qui attendent la rencontre de leur vie à un détour de sentier, ou ces fervents qui vont là où les attend un certain Jacques, parce qu'il fut un proche du Dieu qu'ils cherchent... Et tous ces côtoiements, les confidences partagées, vous offrent l'or d'une fraternité sans conditions. La fille sur le banc m'avait donné la première pièce ;

d'autres ont continué à emplir ma bourse. Et ma fuite est devenue voyage.

Parmi les gens qui nous accueillent, le soir, dans leurs gîtes, beaucoup ne nous reçoivent pas pour gagner leur vie, mais pour aider celui qui passe à gagner la sienne. Hier, la saison se faisait froide, j'avais avancé sous un vent glacé qui se plaignait aux branches des pins montagnards. Mais le soir, j'étais au chaud chez le vieux curé d'un village perdu, qui offrait la soupe dans son presbytère rustique. A la fin du repas, il avait l'air d'un prophète sorti des anciens temps quand il a dit aux pèlerins attablés : « Si vous deviez mourir demain sur ce chemin, dites-vous que votre vie serait accomplie pleinement, car vous seriez mort en état de recherche absolue. Et lorsque vous serez revenu chez vous, dites-vous que vous serez encore sur ce chemin qui ne connaît pas de fin. »

J'ai ajouté cette pépite au trésor que j'amassais. Embarqué pour un voyage qui n'aurait pas de fin, pourrais-je aller bien plus loin que je n'osais espérer ?

Ce matin, sur le sentier rocailleux, le givre faisait briller les pierres. Il m'a rappelé que mon grand voyage se faisait à petits pas risqués. Quand j'ai glissé, mon sac trop lourd et le vent qui parle aux arbres m'ont poussé dans le dos. Et dans ma chute, j'ai vu le rocher en contrebas se précipiter vers mon front. J'entendais en même temps prophétiser le vieux curé.

Gérard Billon

Rose

« Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors, je verrai bien. » Ce fut ma première pensée en quittant la maison.

J'ai toujours tellement souhaité connaître la liberté, humer l'air pur de la campagne et marcher pendant des heures.

C'est à toi ma Zoé, que je vais raconter mon aventure.

Je suis Rose. Je vis avec Jacques depuis trois ans maintenant. Je l'admire beaucoup. Il est beau, intelligent et il m'aime tellement. Mais ces derniers temps il ne me regarde plus vraiment. Ses gestes de tendresse se font rares. Je ne sais pas ce qu'il lui arrive. Il n'est pas devenu désagréable, oh non, c'est un homme si doux, mon Jacques. Mais il me délaisse un peu.

Je vis dans cette petite maison et j'en sors très peu. Je m'ennuie. Il y a un an j'ai perdu les deux petits êtres que je portais. Quelque chose s'est brisé en moi. Depuis, j'ai besoin de solitude et d'air. J'ai alors décidé de prendre le large. Laisser derrière moi le superflu de ma vie, mes attaches, mes repères pour me gorger de liberté et de risques. Ce soir-là, je lui ai dit adieu. Je ne lui ai rien expliqué. M'a-t-il prise au sérieux ? Je ne pense pas. Il ne me croit pas capable d'une telle aventure. Je me suis allongée près de lui et j'ai respiré son odeur pour la dernière fois. Au petit matin il est parti travailler, comme tous les jours.

Je me suis apprêtée à sortir. Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors je verrai bien.

Qu'allait-il penser à son retour ? S'inquiéterait-il ? Allait-il placarder ma photo dans tout le village ? Faire une enquête de voisinage ? Ou bien se dirait-il que je l'avais prévenu et que je rentrerais bientôt ?

Je ne savais pas où me mèneraient mes pas. J'ai marché des heures ainsi en regardant droit devant moi. Ma solitude m'enveloppait. La première nuit, je m'arrêtai dans une ferme où je pus manger et dormir chez des gens aussi accueillants qu'affectueux. Ils furent déçus de me voir repartir tôt le lendemain.

Je voulais aller vers cet endroit du monde où l'on finit par trouver sa place.

Au début, je rencontrais peu d'humains. J'ai été poursuivie par un énorme clébard à trois pattes qui a fait seulement dix mètres avant de s'avouer vaincu. J'aurais eu l'air maligne s'il avait réussi à me croquer une cuisse !

Je marchais toujours dans la même direction, celle où le soleil se couche. Parce que le soleil est mon ami. Parce qu'il me réchauffe quand j'ai froid, il me sèche après la pluie, il éclaire toute mon âme et je l'attends tout l'hiver.

Un jour, j'ai fait la connaissance de Fred, un grand gaillard breton qui jurait tout le temps et avec qui j'ai fait un bout de chemin. Il randonnait depuis un mois et marchait pour remercier les médecins de l'avoir sauvé d'un cancer. Il était sympa. On partageait ensemble du fromage et nos galères de pèlerins. Mais comme il s'arrêtait tout le temps pisser et qu'un jour sur deux il

avait des problèmes d'ampoules aux pieds, il m'a laissée partir devant, en éclaireuse ! J'ai tracé ma route. Je me suis même, un jour, offert le luxe d'une après-midi détente en plein soleil. Il faisait une chaleur du diable et la pelouse de la mairie de ce village me faisait de l'œil. Mon Dieu que j'étais bien, étendue comme une vagabonde en plein milieu des pâquerettes !

Après des jours de marche, des semaines, peut-être, il me sembla être arrivée au bout.

J'aurais pu continuer longtemps encore, je crois. Mais en face de moi se dressait l'océan. Un lieu où je n'irais pas. Je décidai que là prendrait fin mon voyage. J'avais envie de revoir Jacques. A cet instant un manque immense m'envahit et j'eus la certitude que ma place était auprès de lui, que son attitude distante n'était pas un manque d'amour pour moi mais autre chose. J'avais soudain la folle envie d'être dans ses bras.

Sur le chemin du retour, de belles rencontres m'ont permis de ne jamais me sentir seule. Il y eut d'abord Sacha, le chat de gouttière, maigre comme un fil de scoubidou, qui me suivit partout pendant quelques jours et me mordillait l'oreille quand je m'assoupissais. Je crois qu'il avait un petit faible pour moi. Il était terriblement adorable. C'était un vrai routard, incapable de rester en place. J'ai fini par le perdre de vue un jour où il était parti chasser dans un bois.

J'ai aussi rencontré Eve, une femme incroyable, retraitée depuis peu et qui avait été amputée d'une jambe à la suite d'un accident de la route. Elle marchait tous les jours, pour garder la forme, comme elle disait. Chaque matin, elle chaussait son unique godillot, motivait ses deux béquilles et partait sur les

routes. Quand nous nous sommes quittées, nos adieux furent remplis d'émotion, je crois même qu'elle écrasa discrètement une petite larme.

Le temps passa très vite. Je sentais que je me rapprochais de chez moi. Mes pattes me portaient encore mais ma fatigue était immense. Ah ! Si tu savais, ma petite Zoé, la joie que j'ai ressentie quand j'ai reconnu la première maison du village ! Jacques avait bel et bien affiché ma bouille un peu partout dans les rues : j'étais une vraie vedette, recherchée comme un gangster en cavale. J'ai vite retrouvé la petite rue et notre jolie meulière. Malgré mes interminables journées de marche, des coussinets abîmés et la faim qui me tirait l'estomac, je sautai sur la clôture puis bondis dans le jardin et m'arrêtai net : une femme lisait, à l'ombre, tout près de Jacques qui écarquilla les yeux en me voyant. Il se leva aussitôt et me souleva de terre. Il me serra fort dans ses bras en criant : « Rosa, tu es revenue ! Regarde, ma chérie : c'est Rosalia ! »

La chérie en question, c'était Nathalie, la fiancée de Jacques. C'était donc cette charmante demoiselle qui faisait tourner la tête de mon cher maître avant mon départ...

Tu vois, mon chaton, j'étais partie triste et seule, je suis rentrée heureuse et pleine d'espoir car tu es née quelques jours après mon retour. Et puisque tu as la bougeotte, tu peux maintenant partir à la recherche de ton père. Tu le reconnaîtras facilement : c'est le plus beau des chats errants !

Sophie Digabel

Rêves d'ailleurs

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors, il irait voir Rafael : ils parleraient de Séville, de Ronda ou de Jerez ...

Depuis longtemps, depuis les jours les plus lointains de sa jeunesse, l'Andalousie hantait ses rêves de bonheur. Voilà près de vingt ans qu'il habitait l'un des plus beaux lieux de la planète, cette Provence magnifiée par Giono, Daudet, Pagnol ...

Il avait vu l'Egypte, la Grèce et le Bosphore. Il avait vu les lacs divins de Lombardie. Il avait vu la Californie, dont quelques coins vaudraient presque certains golfes des rives liguriennes si elle avait derrière elle un plus riche passé. Mais, il ne savait pourquoi, l'Andalousie lui semblait infiniment plus désirable. L'imagination se crée ainsi des foyers de félicités, des réserves de songes ...

Depuis plusieurs minutes, il scrutait le grand planisphère punaisé sur le mur près de lui en marmonnant. La carte était constellée de petits drapeaux, témoins de tous les coins du globe où il avait traîné ses Pataugas. Cette envie de voyage le taraudait depuis plusieurs jours mais il ne parvenait pas à se décider. Il élimina d'emblée le pays de Cervantes : il le réservait pour ses

vieux jours. Fallait-il revenir sur des terres déjà connues ? Vers ces îles chères à son cœur ? Celles des Canaries ? Celles du Cap Vert ? Il aimait ces paysages volcaniques torturés, susceptibles de se transformer au gré d'une nouvelle éruption.

Tous ses voyages avaient été d'abord longuement rêvés. Il trouvait autant de plaisir dans cette recherche assidue que dans la découverte réelle. Il pensait à toutes ces heures passées à compulsuer guides et livres, à visionner des films documentaires. Son périple au Costa Rica avait été préparé avec une minutie qui confinait à la maniaquerie. Rien n'avait été laissé au hasard. Il avait annoté les cartes, prévu son itinéraire, étudié la flore et la faune... Et, une fois sur place, il avait tout oublié de ce qu'il avait vu ou lu pour laisser place à l'émerveillement devant cette nature si variée. Il avait découvert ces paysages agrestes semblables à la France d'autrefois avec de petites maisons fleuries et des champs cultivés avec soin. Il avait admiré les couchers de soleil sur les longues plages du Pacifique peuplées d'iguanes préhistoriques qui l'observaient de leurs yeux ronds en hochant leur tête hideuse avec une gravité de moine. Il avait respiré cette odeur âcre de soufre près du lac turquoise qui bouillonnait dans le cratère du Poas et suivi cette allée de "sombrosos du pauvre", une plante aux feuilles si larges qu'elle permet de s'abriter des averses brutales. Il avait sillonné le pays, du Pacifique à l'Atlantique, emprunté la Transaméricaine, cette route qui va jusqu'en Patagonie. Puis il avait quitté ce paradis sans armée pour une île à l'ambiance tellement différente.

A Cuba, pas de volcans, pas de démocratie : une surveillance policière omniprésente, une vie difficile et pourtant une population joyeuse, gaie, enthousiaste, et de la musique, partout.

Ici, la surprise vient à la longue et est signe de qualité : on peut visiter La Havane en vingt-quatre heures sans être déçu. Si l'avion est retardé et qu'on reste trois jours de plus, chaque heure apportera de nouvelles découvertes, d'autres dimensions apparaîtront, d'autres éclairages. Et si on reste dix jours, on partira en regrettant d'être passé si vite.

Il avait encore dans les oreilles le "Son" cubano, jaillissant de toutes les demeures de la cité coloniale de Trinidad, et il se souvenait de ces quatre musiciens sous le fromager d'une petite place. Il n'oubliait pas le sourire et la gentillesse des habitants acceptant sans se plaindre les multiples contraintes quotidiennes. Il pourrait y revenir : il lui restait l'Oriente à découvrir...

Mais, pourquoi ne pas aller voir ailleurs ? Les petits drapeaux de la carte étaient nombreux vers les Tropiques, alors que le Groenland, l'Islande et autres îles vers le Nord en étaient exempts. Le froid, les aurores boréales, voilà qui pourrait offrir de belles découvertes !

Il hésitait. Son regard se posa sur la chaîne des Pyrénées. Un frisson le parcourut : pourquoi pas, tout simplement, le plaisir de marcher, de randonner, d'escalader ... Il aimait cette immense et angoissante joie de se sentir seul dans le silence infini de la montagne. C'était le seul endroit où il éprouvait cette sensation de vulnérabilité, au bon sens du terme, où, finalement, toutes les émotions de la nature, qu'elles soient bonnes ou mauvaises,

spirituelles ou physiques, étaient ressenties sans aucun intermédiaire, sans aucune protection, dépouillées de toute carapace, pour vibrer avec elle.

Il soupira profondément. Partir ! Pour une fois sans préparation, sans guide, au gré de ses envies. Prendre le premier bateau pour accoster sur un confetti au milieu de l'océan ...

Max tourna légèrement la tête. Le contact dur et froid avec la barrière du lit médicalisé le ramena brutalement à la réalité. Il revit la paroi blanche du Coudon et le morceau de roche qui s'effritait sous le piton qu'il venait de planter. Il revit la chute, puis le néant, le trou noir. Et ensuite le diagnostic sans appel des médecins ...

Il regarda avec une infinie tristesse cette carte qui le narguait : les seuls voyages qui lui seraient possibles se dérouleraient désormais dans sa tête ...

Loys Dupuy

L'esprit libre

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors, je pourrais bien aller rendre visite à mon fils, mais je ne sais même plus comment il s'appelle. Je sais que j'ai un fils, mais de là à me souvenir de son prénom ! Et encore faudrait-il que je me remémore son adresse. En réalité, je ne sais même pas s'il vient me rendre visite. Soit il vient me voir et je ne m'en souviens pas, soit il ne vient plus du tout. Quelle tristesse. Je n'ai qu'un fils. Enfin, je crois. Ma mémoire me fait tellement défaut ces derniers temps que je ne suis plus sûr de rien dorénavant. Qu'importe où j'irai, ma folle envie d'évasion dévore mon cerveau depuis des semaines. Ils sont tous tellement vieux ici. Évidemment, j'ai tout à fait conscience que moi non plus je ne suis plus très frais. Pour autant, je ne mérite pas que l'on me parle comme si j'étais un nourrisson. Pourquoi donc s'adresse-t-on à moi avec ce débit de parole lent, avec cette constante exagération de l'intonation, et même l'utilisation calculée et abusive d'un vocabulaire pauvre d'esprit ? Je perds peut-être la tête, mais je ne mets pas encore de couche. Il y a autre chose que je ne supporte plus ici. Ce sont ces parties de belote de l'après-midi durant lesquelles je perds délibérément pour éviter qu'elles ne s'éternisent. Même avec cette stratégie, elles me paraissent interminables. Il y a bien des jours moins pénibles. J'adore le dimanche par exemple, tout simplement car il y a moins de

personnel et beaucoup de visites. Je peux ainsi rester peinard dans ma petite chambre, seul avec moi-même. Qu'elle est laide cette chambre, comme tout le reste d'ailleurs. Elle sent le vieux et ce n'est même pas mon odeur. Certainement l'incrustation de toutes celles de ces pauvres gâteaux passés avant moi. Paix à leurs âmes. Hormis le fait d'être considéré tel un petit enfant, les professionnels sont plutôt gentils, je dois l'avouer. Voilà un drôle de métier tout de même. Accompagner des vieillards jusqu'à leur dernier souffle, c'est bien de cela dont il s'agit. Il ne me reste que cet endroit, c'est vrai, mais je ne veux plus y croupir. Après tout, le risque de partir en douce est-il si démesuré ? Perdre sans feindre à la belote finira par arriver. Je ne veux pas prendre ce risque-là.

C'est décidé, cette nuit, je me fais la malle.

L'agitation de la journée, les allées et venues du personnel, les sonneries des téléphones ont peu à peu laissé place à un silence des plus apaisants. Tout à l'heure, j'ai entendu la nouvelle résidente juste au-dessus de ma chambre qui hurlait qu'elle ne retrouvait plus sa couverture, mais c'est le calme le plus total dans l'établissement désormais. La toute dernière ronde s'effectuera d'ici une heure. L'aide-soignant de nuit tourne toutes les deux heures et retourne se reposer entre chaque ronde. Il est temps de partir. J'ai encore eu toute la soirée pour peser le pour et le contre quant à une telle décision. Je ne reviendrai plus en arrière, sauf si je suis arrêté dans mon élan, ce qui serait une terrible mésaventure au vu de ma grande

détermination. Tout est prêt. Je me suis habillé de mon plus beau pantalon et de ma chemise la plus élégante. Ma tendre et chère épouse partie cinq ans plus tôt n'emploierait pas les mêmes termes élogieux à l'endroit de ces vêtements qu'elle se lassait de me voir porter. Disons qu'à défaut d'être à la mode, ils sont pour moi confortables et réconfortants, et j'ai bien besoin d'eux pour accomplir ma mission. Je quitte ma chambre le plus silencieusement du monde. J'avance sans me retourner. Mon cœur de vieillard qui ne bat pas vite habituellement s'emballe devant ce mélange de peur et d'excitation de l'instant. Il est trop tard pour faire marche arrière. Qu'importe où j'irai. Je m'enfuis.

Ne pas douter. S'échapper. Avoir l'esprit libre.

8h30 du matin. Comme à mon habitude, je me lève pour aller petit-déjeuner. J'ai le sourire. Rêver est la plus incroyable des échappées.

Matthieu Duran-Manchego

Un voyage sans départ

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors... Je ne savais plus où aller. J'avais envie de partir, de m'enfuir, de te regarder. J'avais envie de ne plus jamais pleurer, de ne plus jamais rire, de ne plus jamais te regarder. J'avais envie que le temps s'arrête, que le temps recule, que tu me regardes.

Que tu me dises au revoir.

Que tu ne me dises pas au revoir. Que tu sois là, que tu me vois descendre du train, te sourire, tirer ma valise et marcher à grands pas vers toi, te sourire encore, t'embrasser, écouter ta blague et faire semblant d'en rire, te raconter mes histoires de train, notamment ce gamin qui a braillé durant tout le trajet pendant que ses parents lui proposaient des gâteaux pour tenter de le calmer.

Que tu ne me dises jamais au revoir.

Je m'étais levée tôt pour prendre ce train, je n'avais plus l'habitude de ce réveil si matinal. J'avais dormi tout le trajet, de Paris à Rennes. J'avais grignoté un croissant en attendant ton ami qui devait venir me chercher à mon arrivée à la gare, et qui était en retard.

En fait, il n'était pas en retard, il m'attendait dans une rue à côté mais je n'avais pas vu son message.

Cela faisait bien huit mois que je n'étais pas allée en Bretagne, huit mois qu'on ne s'était pas vus, huit mois que je ne t'avais pas raconté d'anecdote inutile, trois jours que je faisais semblant de vivre sans toi.

Je voulais te prévenir que j'arrivais, j'avais ouvert notre conversation sur mon téléphone mais tu n'avais même pas lu mon dernier message, j'avais oublié.

J'avais oublié cet appel du dimanche matin, cet appel où je n'avais rien compris, où je n'avais pas respiré, où je n'avais plus rien pu. Où je n'avais rien cru. Où on m'avait appris que tu n'étais plus. Tu m'avais pourtant promis que tu serais toujours là pour moi, toujours là pour nous.

Je suis chez toi. J'ai fait ta vaisselle car tu étais parti sans rien prévoir. J'ai fouillé ton sac et tes tiroirs, tu avais oublié ton passeport, ta carte d'identité, tes cartes bancaires, cette image de ce tableau du Douanier Rousseau que tu affectionnais tant, ces trois ou quatre briquets alors que tu ne fumais pas et que tu n'avais pas de bougie, une icône du Padre Pio, quelques papiers et beaucoup de bazar. Tu n'avais rien rangé.

Le soleil projetait à travers les vitraux, mille couleurs sur le sol de granit. C'était magnifique. Tout était magnifique. J'aimerais tellement oublier.

Tu étais près de moi, juste devant moi mais je n'arrivais pas à te regarder. Je préférais me concentrer sur mes ongles, je m'étais fait le vernis la veille. Je voulais oublier.

J'avais mal aux doigts. Mon petit-frère me broyait la main, les yeux fixés - figés - devant lui. Je voudrais oublier.

Tous tes amis étaient là. C'était bruyant, c'était joyeux. Nous nous étions tous retrouvés là dans ce gîte, juste après avoir regardé une dernière fois, une photo de toi heureux. La porte d'entrée avait claqué et m'avait fait sursauter. Souriant à m'en

déformer le visage, je m'étais retournée et avais regardé par-dessus mon épaule. Enfin tu arrivais ! J'avais tant de choses à te raconter... Mais ce n'était pas toi.

J'avais encore oublié. Je ne voulais plus jamais oublier. C'était trop dur.

En moi, continuait à résonner l'Alléluia de Thésée que nous avions chanté le matin. Je fumais une cigarette dehors, seule, j'avais envie de pleurer. Je n'arrivais pas à pleurer. Je pensais à toi.

Tu avais toujours dit que nous étions tout pour toi, que nous étions toute ta vie, que tout ce que tu faisais, c'était pour nous. Sur le moment lorsque tu nous le disais, je n'avais pas conscience de tout ce que cela représentait, je ne comprenais pas.

Je n'arrivais toujours pas à pleurer mais cette fois-ci, je savais pourquoi.

Tu es mort. Tu avais dit que tu serais toujours là pour nous.

Tu es mort et pourtant, tu étais toujours là. Tu seras toujours là. Tu étais à nous, pour nous, à jamais auprès de nous. Tu seras à nous, pour nous, à jamais auprès de nous.

Je ne comprenais pas pourquoi tu ne m'avais pas répondu. Ton dernier message était « Je vais bien et toi ». Pas de point d'interrogation. Tu n'avais plus aucune interrogation. Tu n'étais que certitudes, tu n'avais que la foi. Tu n'oublieras plus jamais rien car la mémoire, c'est humain, oublier est humain, se souvenir est humain.

Veiller sur ses enfants pour toujours, ce n'est pas humain. Je n'avais pas regardé par-dessus mon épaule, j'avais tant de choses à te dire mais cette fois-ci, je ne m'étais pas retournée car j'avais compris que tu étais au fond de mon cœur. Je ne voulais plus pleurer, je ne pouvais plus pleurer.

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors... Il pleuvait à fines gouttes comme cela arrive souvent en Bretagne. Je devais rentrer chez moi en région parisienne et te laisser là, seul, enterré dans le sable. Seul, comme tu l'avais toujours voulu. Avec nous, comme tu nous l'avais toujours promis.

Je m'étais arrêtée un instant sur le parking du cimetière et m'étais souvenue que je n'avais pas eu l'occasion de t'offrir ton cadeau de Noël...

Papa, je t'aime.

Florine Garreau

Sous les ponts de Paris

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors j'ai réfléchi à une destination possible. Je me suis dit que je devais prendre mon temps avant d'en choisir une. Plus question de continuer cette vie imbécile. Métro-boulot-dodo ça suffit, je laisse ça à d'autres, moi je me retire. J'ai envie de flâner. Ce mot n'a jamais été inscrit à mon vocabulaire journalier. Il est pour ainsi dire prêt à l'emploi, comme neuf. Je sens que je vais l'adorer.

Pour cette future flânerie toute personnelle j'ai donc choisi Paris. Il m'a semblé que c'est plus touristique que Decazeville ou Maubeuge. Je me réjouis déjà du spectacle qui va s'offrir à moi. C'est tellement charmant tous ces pêcheurs des bords de Seine. Eux, au moins, ils ont tout compris de la vie. Que le poisson morde ou pas, ils s'en foutent totalement. Ce qui importe, c'est de rester le plus longtemps possible loin de la maison, pour oublier bobonne en bigoudis, les mêmes qui gueulent, et la tronche de la belle-mère ! C'est ça le bonheur !

J'aurais dû faire pêcheur moi aussi.

Et puis, tout le long des berges, il y a les amoureux qui ne se bécotent pas uniquement sur les bancs publics. Ils sont mignons, assis au bord de l'eau, collés l'un à l'autre, scotchés à leurs rêves. Qu'ils en profitent ! Dans quelques années elle aura

grossi et lui commencera à perdre ses cheveux. Ils s'installeront alors sans s'en rendre compte dans la routine conjugale. Le quotidien viendra lentement à bout de leurs rêves de jeunesse. Qu'ils profitent bien du moment présent ! J'aurais dû moi aussi en profiter un peu plus.

Je vais aussi passer - c'est prévu - sous le célèbre Pont des Arts qui croule sous le poids des cadenas que des centaines de crétiens accrochent aux grilles. « Juju à Nennette pour la vie », « Momo à Mimi pour toujours » ... etc.... etc. A chaque cadenas sa dose de niaiserie amoureuse. Ils n'ont pas conscience tous ces gugusses qu'une fois mariés ils seront ligotés, ficelés, bouclés à double tour, et effectivement cadennassés à vie. Et comme des cons ils prennent de l'avance ! « L'amour rend aveugle et le mariage rend la vue » dit-on.

Ça aussi je m'en suis aperçu trop tard.

Ayant suffisamment analysé ma situation personnelle, j'ai fermé les yeux et me suis concocté un petit voyage à ma convenance à travers la capitale, un charmant périple, rien que pour moi, en solitaire, en célibataire.

Comme point de départ, j'ai choisi le pont de Tolbiac. Il est assez haut et je suis sûr de ne pas me rater. Avec un peu de chance je vais m'assommer d'un coup au fond de la Seine et comme je ne sais pas nager, je n'aurai plus de problèmes.

Tout s'est passé exactement comme prévu. De nuit personne ne m'a vu enjamber le parapet et personne n'a donc eu la mauvaise idée de me porter secours. Il y a eu un grand choc. Mon corps est très vite remonté en surface et j'ai commencé à

dérivée tel un bateau-mouche pour une visite personnalisée de la Capitale ! Ceux qui imagineraient une sorte de croisière tranquille se tromperaient lourdement. Vous ne pouvez pas savoir le nombre de sorties d'égouts qui jalonnent le parcours d'un simple noyé parisien. Par endroits ça lève le cœur. Bonjour le romantisme ! Il serait temps que la Mairie de Paris fasse quelque chose, si on veut voir un jour les saumons remonter jusqu'à l'île St-Louis. Et je ne vous parle pas du sans-gêne des occupants mâles de certaines péniches qui se laissent aller, la nuit venue, à uriner du haut de leurs embarcations. C'est sans doute un signe de liberté, mais ils pourraient au moins s'assurer au préalable qu'il n'y a personne en dessous ! Ce serait la moindre des courtoisies ! En plus, c'est fou le nombre d'objets contondants que vous rencontrez. Des roues de vélos, des morceaux de bagnoles, des poutrelles en fer, du fil de fer barbelé. C'est comme cela que je suis resté coincé trois jours dans une sorte de décharge sauvage sous-marine. Heureusement une légère crue m'a permis de repartir au fil de l'eau jusqu'au pont de l'Archevêché. Là, je n'ai pas regretté d'arriver de nuit. Notre-Dame illuminée est un spectacle fabuleux et fascinant. On sent que c'est du solide, du massif fait pour durer. J'aurais bien aimé en profiter plus longtemps. Malheureusement, à cet endroit, le trafic n'arrête jamais, c'est même dangereux, J'ai failli me faire couper en deux par une barge à touristes. Cela m'aurait beaucoup peiné. J'aurais été nettement moins présentable lorsqu'ils m'auraient sorti de l'eau. Parce que c'est prévu, ils vont me repêcher. Un noyé ne passe jamais longtemps

inaperçu, surtout en période estivale. Personne n'échappe à son destin !

Et effectivement, au matin du septième jour, alors que j'avais franchi sans encombre le Pont Alexandre III et me dirigeais discrètement vers le Pont d'Iéna, il a fallu qu'un sinistre imbécile, plutôt que de lever le nez vers la Tour Eiffel comme tout bon touriste, regarde à ses pieds et me découvre, flottant entre deux eaux. Ma petite flânerie nautique s'est achevée dans le zodiac des pompiers sous le regard intéressé de touristes japonais qui ont cru intelligent de me prendre aussitôt en photo !

« Même mort, il y aura toujours quelqu'un pour vous pourrir la vie ! » me suis-je dit.

Avec cette remarque ironique s'achève ma petite balade parisienne personnalisée. J'ouvre les yeux, je regarde autour de moi, je soupire, je connais déjà par cœur ma future destination : ce sera retour vers le quotidien... et ce n'est guère réjouissant !

Bernard Marsigny

Voyages immobiles

« Il faut renoncer aux territoires physiques et habiter les territoires de l'imagination ». Luis Sepulveda.

Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors, c'est toujours la même chose !

« Ce serait compliqué pour toi » se ferait un plaisir de me dire un de mes amis psy !

Je n'irai nulle part, juste me dépêcher ce matin si je veux arriver à l'heure, c'est essentiel dans mon métier ! Et puis, je suis sûr d'aller loin avec celui que je vais recevoir, qui va même payer pour me faire voyager. D'y penser, j'en ai le sourire qui pointe sous mon masque.

9h15 et, voyez-vous, je suis déjà au Liban, à Beyrouth, quartier Achrafieh avec Georges, mon premier patient de la

journée, qui y a passé son enfance et une partie de sa vie de jeune adulte. Je marche avec lui dans les rues bruyantes, je me laisse porter par sa voix basse et chaude qui emplît doucement le cabinet. Nous sommes maintenant dans le meilleur salon de thé (évident, c'est sa mère qui le tient !), et glacier de surcroît, nous y dégustons un excellent sorbet. J'en ai les papilles toutes frémissantes. Je respire les parfums de jasmin, de menthe, qui embaument généreusement le salon.

Tout y est calme, Georges l'affirme sans trouble, il le veut ainsi : ne faire remonter que de bons souvenirs. Aussi je préfère le laisser baigner dans cette tranquillité qui le nourrit encore, qui l'aide à supporter sa vie de ruptures, et en bénéficier moi-même, je l'avoue.

Pourquoi le troublerai-je en posant une question perturbant cette paix apparente comme : « Que s'est-il passé à ce moment là pour vous, pouvez-vous m'en dire davantage ? »

C'est moi qui parle, Pierre-Louis Maïski, PLM pour les confrères, les branchés. PLM, je vois, vous êtes déjà dans le train, détrompez-vous, rien à voir avec la vieille ferroviaire française, non Maïski ce serait plutôt vers l'est de la Russie, prenez donc plutôt le Transsibérien !

Trêve de plaisanterie ! Je suis psychanalyste à Paris et j'écoute les souvenirs de mes patients, leurs discours parfois très précis qu'ils ont besoin de livrer. Je réceptionne, trie, apprécie, renvoie souvent, tout cela en silence.

Quel mal y a-t-il à voyager avec eux ? Je me réjouis à l'idée d'aller à Buenos Aires, avec Lucia, elle revient toujours à son pays natal et je ne suis pas payé pour la décourager bien au

contraire ! Elle n'a pas besoin de perches, de questions pour s'embarquer avec moi dans des déambulations argentines. A ses soupirs qui se mêlent aux paroles lâchées malgré elle, je sens son émotion, je la vois s'approcher des corps de tangueros, ces passionnés qu'elle a dû quitter précipitamment. Une petite mélodie monte maintenant de la gorge de Lucia, je me laisse doucement bercer quelques minutes, puis soudain, je suis « réveillé » par un sanglot.

« Pourquoi faut-il que je revienne toujours à ces souvenirs qui me mènent à chaque fois où vous savez, docteur, pourquoi ? » demande Lucia tout bas.

Là, je reprends mon bâton de pèlerin, (que dis-je de psy !) et mes questions embarrassantes, mais non moins efficaces, j'espère.

Parfois j'ai envie de transgresser la sacrosainte règle de prolonger la séance, tellement je suis parti dans des contrées où je n'irai plus. Mais non, PLM ne peut déroger !

J'ai ainsi, tout au long de la semaine, une dizaine de voyages immobiles. Je pars régulièrement à Venise avec Isabelle, jeune femme à l'humeur instable mais aux goûts artistiques si proches des miens que c'en est un régal de l'écouter, jouissif, je dirais même. Ah ! Isabelle et ses virées improvisées à Venise, parfois elle a même des petites attentions pour moi, me rapportant des cartes postales des œuvres que j'ai admirées longuement dans une autre vie.

Tous les patients ne m'embarquent pas, loin s'en faut ; je vous parlerais bien de Félix. Avec lui j'ai connu la Californie de long en large, moi qui ai rêvé d'y aller à 20 ans mais ai dû

bossier pour compléter ma bourse d'études. Et puis, la Californie est un peu passée de mode chez les jeunes. On y revient, je sais, mais pas dans les mêmes conditions. Disparues les maisons bleues, les fêtes grandioses et les lignes blanches !

Avant la catastrophe, ma « nakba » à moi, c'est ma femme qui nous faisait voyager. A elle toute seule, elle était l'agence de voyage, la logistique, l'intendance, la banque. C'était simple pour moi qui n'avais ni le temps ni l'envie de préparer. Et elle, elle adorait ça, organiser, du moins je le croyais alors. Ce que j'aimais le plus, c'étaient les surprises. Nous nous étions rencontrés à la fac, elle connaissait mes goûts, mes aspirations. Chaque voyage réservait son lot de surprises heureuses, elle avait beaucoup d'imagination. J'étais de nouveau séduit, conquis, aimé tout simplement. A chaque virée, j'étais impatient de profiter de sa dernière trouvaille, de découvrir de nouvelles expériences, j'étais sûr qu'elle allait me surprendre une fois de plus avec bonheur.

Mais elle s'est lassée. Qui l'invitait à vivre une aventure étonnante ? Toutes ces années, j'ai été aux abonnés absents. J'avoue avoir rarement donné de l'énergie à celle que j'aimais pour nourrir son amour. Résultat : Une séparation inéluctable, puis un vide abyssal pendant plusieurs mois chez PLM. Tableau pas très beau à voir !

Puis un jour, une envie d'air nouveau, un désir d'aventure ? Je me suis inscrit à un stage d'initiation au kitesurf à Biarritz. J'y suis allé les yeux fermés, équipement dernier cri. Question physique, ma forme laissait à désirer mais la motivation y était. Ce jour-là les dieux protecteurs m'avaient oublié, je me suis

vautré contre un blockhaus à près de 50 km/h, le trou noir, dix mois d'absence au cabinet.

Alors maintenant, quand des amis me parlent de pays « à faire », de virée verte, je les regarde et leur jette ma phrase qui les réduit au silence (un comble pour un analyste mais je ne peux m'en empêcher !) :

« A quoi bon voyager, les gens sont les mêmes partout avec leur valises, leurs secrets lourds à porter, vaut mieux les aider à les alléger ! »

Et sans attendre leur regard bienveillant, je dirige mon fauteuil électrique vers le bar pour un dernier verre.

Marie-Claude Ricurt-Lepetit

Le chemin d'Élie

Pour aller où? Aucune idée. Une fois dehors, le seuil de l'immobilité franchi, Élie commence à marcher. Si rien ne l'oblige à aller là ou ailleurs, pour l'instant, le chemin l'invite à mettre un pied devant l'autre. Il faut se bouger. Parce qu'on dit que c'est bon pour la santé, il entame sa promenade. Malgré tout, après quelques pas, un doute lui encombre la tête. S'il a bien décidé de sortir, comment en profiter puisqu'il vit ligoté par une poisseuse étreinte qui lui enserme le regard en gommant jour après jour les restes de sa vision? Pour lui, la question est moins de savoir où aller que de comprendre où il se trouve. Sur son propre chemin s'accumulent les obstacles. Un profond soupir qui s'échappe de sa poitrine le surprend.

Machinalement, espérant peut-être recevoir un message de son pas, Élie émet un second soupir alors que, tournés vers le dedans, ses yeux ne semblent pas regarder où aller. Reprenant son souffle, il perçoit l'air qui pénètre ses narines. Mystérieusement, il en note la vivifiante fraîcheur accompagnée d'un fin bruissement tapissant les muqueuses. Surpris par ce plaisir habituellement plus discret, le voici interpellé par le va-et-vient d'une respiration échangée entre lui et le monde. Une étonnante sensorialité ondoie au plus près de sa chair. Curieusement, il pressent que son être tout entier se dispose à accueillir cette nouveauté. Pour la première fois de sa vie, Élie

réalise qu'il reçoit sans le vouloir une source allant et venant, irradiant les cellules d'une subtile nourriture. Cela ne ressemble pas à une pensée que l'on élabore, mais plutôt à un doux ruban de sensations s'écoulant de son visage et emplissant ses poumons avec plus de netteté qu'à l'ordinaire. La saveur de l'expérience se prolonge d'elle-même durant de longues secondes. Irrigué par cette source, Élie se sent exister. L'espace de quelques minutes, le souffle vient de balayer le lourd nuage visuel qui engluait ses pensées. De sa poitrine monte un sentiment de joie. Le chemin viendrait-il de lui offrir un authentique répit hors de la grisaille du quotidien? Non, il n'a pas rêvé. Sur ce chemin sans pourquoi, quelques pas ont suffi à lui suggérer l'existence d'une possible voie salvatrice. C'est évident maintenant, il doit écouter ce signe reçu tel un inestimable présent.

Retrouvant la pureté de son souffle, Élie se rend compte qu'avant même de pénétrer ses narines, à la façon d'une brise légère, l'air lui caresse le visage, faisant danser quelques mèches de cheveux sur la peau de son front. Cette chatouille l'invite à sourire. N'étant pas coutumier de perceptions aussi fines, il se plaît à demeurer sur cet effleurement quasi maternel du vent. Puis, dans sa poitrine résonne le bercement de l'espace dans lequel il évolue comme dans un rêve, bien qu'en même temps il sente toujours ses pieds fouler le sol. Le mouvement naturel de la vie lui ouvre le cœur dont la palpitation se propage jusqu'à sa peau qu'il perçoit telle une infime frontière avec le monde. Élie sourit à nouveau de se sentir si vivant dans la succession palpable des instants que le chemin lui communique.

Tout à coup, ses pas l'invitent à quitter son espace intérieur pour aller danser sous les ramures des bouleaux ombrageant le chemin. En franchissant la frontière de sa peau, la douce caresse apaise maintenant son regard blessé en le faisant jouer dans les feuillages brodés d'un feu d'artifice frétilant et argenté. Il avance en écoutant murmurer une mélodie cadencée par le froissement de ses pas sur le sable du chemin. C'est une féerie scintillante et sonore qu'il ressent telle une promesse de guérison. Cette vue qu'il croyait à l'agonie sous un voile de brume le projette dans la clarté d'un envers enchanté des choses. Subitement, il a la certitude qu'une autre vision existe. Suffirait-il d'apprendre à l'apprivoiser?

Maintenant, aimanté par la peau claire et tachetée d'un bouleau, les mains d'Élie se posent délicatement sur elle, semblant l'inviter à une expérience amoureuse. Curieusement, il ne s'attend à aucune douceur particulière. Mais, accueillant ce qui se présente, seconde après seconde, sa peau, épousant celle de l'écorce, sent vibrer la vie secrète de la nature sous la rugosité du derme végétal. Comme pour s'inviter à cette farandole sensorielle, le souffle qu'il avait accueilli dans sa poitrine lui propose le parfum capiteux d'un tapis velouté.

Alors, au marcheur enivré de sensations vient l'idée enfantine de se déchausser. Il lui faut impérativement goûter cette saveur tactile au plus près de sa chair. Au festin de cette marche à laquelle le chemin l'a convié, très lentement ses pieds se déroulent, absorbant avec délice la fraîcheur onctueuse d'une mousse ventrue et moelleuse. Tel un enfant craignant d'alerter un gardien assoupi, d'un pas de loup attentif bien ancré sur le

sol, il savoure son rêve éveillé. Tout à son désir de se nourrir encore et encore des effluves intenses que la terre lui offre, Élie ralentit son pas afin de capter un maximum de sensations. Le voici funambule, dansant, pleinement attentif à jongler entre mouvement et appuis. D’instant en instant, le déséquilibre du pas suspendu est rattrapé par le plaisir du pas suivant. Cet improbable chemin serait-il en train de lui délivrer un message?

Soudain, contre toute attente, son pied en suspens vacille à l’impact de sa tête contre une branche basse et fourchue. Une éraflure à l’oreille vient réveiller l’écroulement de sa vue. Mais il ne s’y arrête pas. En un éclair il choisit d’entendre le message promis par le murmure de ses sens :

«Consens au réel. Décide immédiatement et sincèrement d’être réceptif au déséquilibre grâce auquel tu avances, un pas après l’autre, sur le chemin de ta vie».

Alain Soleilhac

La porte

- Pour aller où ? Aucune idée. Une fois dehors, me dit-il, ce sera à vous de vous débrouiller. Nous on aura fini de vous nourrir aux frais de la maison, et vous, vous irez bien où vous voudrez.
- Mais personne ne m’attend, ai-je répondu au surveillant, et je n’ai plus de famille, vous le savez bien !
- Ça, c’est votre problème. Vous avez fini votre temps, vous êtes libre. Vous n’allez pas vous en plaindre, non ?

Et devant moi, le surveillant continuait de remplir des papiers.

- Tenez, signez ici, en bas.
- C’est quoi ce papier ?
- Votre levée d’écrou. Vous signez, vous prenez vos affaires et on vous ouvre.

Me voici donc enfin libre. Mais qu’allais-je faire de cette liberté ? Cette porte allait s’ouvrir pour me laisser partir. Il est vrai que j’attendais ce moment depuis longtemps, et maintenant j’ai le trac... Rien ni personne de l’autre côté...

Je suis donc là, tout près de cette porte chargée de ferrures, avec le sac que j'avais en arrivant, un petit pécule et quelques adresses de foyers ou d'associations où je pourrais aller. Je regarde encore la porte. En plus des serrures, il y a des contacts électriques, quelques gaines de fil, et puis le petit portillon du judas et son grillage, et c'est tout. Une porte de prison, vue de l'intérieur, est aussi laide que vue de dehors. Franchir ce cadre de béton armé de ferrailles, j'en avais souvent rêvé, et aujourd'hui on m'invite à rejoindre un monde où j'ai perdu ma place. Un monde à reconquérir. Où tout recommencer. Il me faut rassembler mes forces et mes rêves, surtout ceux d'une vie enviable, mais laquelle ? Et où ?

Cette porte est, m'avait-on dit, un point de passage entre l'enfer et le paradis. Et si c'était d'un enfer à un autre ? L'entrée dans un monde hostile à la sortie d'un autre, en somme ? Et si j'étais d'un coup poussé sur une scène, contraint de jouer un rôle que je n'ai pas appris, dans une triste comédie, face à un public qui va m'examiner sous toutes les coutures, me cernant, me jugeant, me piégeant, me blessant... on aurait le trac pour bien moins que cela, non ?

On ne me pousse pas dehors, certes, on me salue poliment, presque amicalement, on me souhaite bonne chance, avec au passage une petite leçon de morale. Je franchis le seuil, celui de la liberté retrouvée paraît-il. Celui surtout d'un grand vide : je n'ai aucune idée de ce qui m'attend dans les minutes, les heures et les jours qui viennent. J'entends les verrous se refermer dans mon dos. Je n'ai plus qu'un seul choix : affronter ma nouvelle destinée. Je reste un long moment immobile, le sac accroché à

une épaule. Je réapprends la lumière. L'air doux et un joyeux soleil sont seuls à m'accueillir, et je prends cet accueil du jour comme une salutation. Je respire profondément, longtemps. J'y suis, enfin...

Pour aller où ? Aucune idée... J'avise un abribus à quelques pas de là, je m'y rends, et je me plante devant le plan de la ville. Pour tenter de reconnaître quelques endroits, choisir une destination. Imaginer un voyage dont je n'avais pas rêvé. Où aller ? Je repère sur le plan un jardin public qui longe un fleuve. Normalement les gens y sont décontractés, ils ne devraient pas me faire peur, et je ne devrais pas les effrayer non plus. Et puis, il y a les quais, d'où je pourrais regarder les chalands qui passent, qui partent je ne sais où. Ils me donneraient l'envie de démarrer ce premier voyage d'homme libre. La porte ouverte n'est que la première étape, le fleuve serait la seconde, en attendant les suivantes, ailleurs, loin, plus loin.

Peut-être qu'un bateau, ivre comme celui de Rimbaud, me laissera monter à son bord. Qu'il me mènera jusqu'à la mer, jusqu'à une autre rive, où je pourrais bien repartir à zéro. Alors je me décide : je vais au port fluvial, je trouverai bien un moyen de partir, je laisserai sur le quai un passé qui n'a pas été tendre avec moi.

L'éducateur avait bien raison : une fois sorti de prison, m'avait-il dit, j'aurai à nouveau toutes mes chances, mais ce sera à moi de les saisir. J'en suis là, exactement, maintenant. Devant toutes mes chances. Et j'ai trouvé la première d'entre elles, le fleuve, qui m'attire comme un aimant.

Le bus arrive, je monte à son bord, je salue le chauffeur et je me surprends à lui sourire, il me rend mon sourire et mon salut. Le sourire surtout, j'avais oublié ce que c'était. Grâce à ce sourire d'un homme que je ne connais pas, je me sens soudain capable d'aller au bout du monde. La deuxième chance de la journée, c'est lui, et ce n'est pas fini. Vive la vie !

Jacques-Philippe Strobel

QUELQUES MOTS...

...SUR L'ASSOCIATION

Compostelle 2000, une association dynamique

Compostelle 2000, est une association au service du pèlerin.

Créée à Paris en 1998, elle apporte aide et conseils à l'aller comme au retour aux pèlerins en partance pour le Chemin de Saint-Jacques de Compostelle.

Au siège de l'association, 11 rue Hermel Paris 75018, une équipe de bénévoles ayant effectué le Chemin est à l'accueil les lundi, mercredi, vendredi et samedi.

Depuis sa fondation, plus de cinq mille personnes ont été membres de l'association, qui compte près de quatre-cent-cinquante adhérents, pour la plupart originaires de l'Ile-de-France.

Compostelle 2000 propose des rencontres « avant chemin, préparation sac à dos », et un accompagnement du pèlerin au départ de Paris lors de sa première étape. Et ceux qui ont

marché longtemps peuvent se retrouver lors d'un weekend de réflexion et de partage appelé « après chemin ».

C'est aussi chaque année, pendant quinze jours, la possibilité pour les personnes à mobilité réduite (PMR) de partir sur le chemin de Saint-Jacques, accompagnées en « joëlette ». Trois groupes ont déjà cheminé. Actuellement un quatrième groupe a commencé le pèlerinage en partant du Mont-Saint-Michel et projette de poursuivre sa route par le Camino del Norte.

Compostelle 2000 c'est aussi le balisage du Chemin de Compostelle en Ile-de-France, des randonnées organisées fréquemment et de nombreux ateliers ouverts à tous les adhérents : écriture, photographie, balade-croquis-carnet de voyages, peinture. Les participants à ces ateliers, exposent plusieurs fois dans l'année leur travail au siège de l'association.

Par ailleurs, Compostelle 2000 propose des rencontres thématiques et des conférences co-organisées au Forum 104, rue de Vaugirard, ainsi que la publication de guides.

Compostelle 2000

11 rue Hermel, 75018 Paris

Tél : 01 43 20 71 66

e-mail : compostelle2000@orange.fr

Site Internet : www.compostelle2000.org